

Myriam Vaucher

VIOLENCE FRATERNELLE

Caïn tue Abel avant de construire une ville ; Romulus met à mort son frère pour assurer les limites de Rome. Esaü et Jacob ou Acrisios et Proetos, comme d'autres couples de jumeaux, se battent dès le sein de leur mère. Tous les fratricides n'ont pas les mêmes conséquences. Alors que Caïn est tourmenté de l'intérieur après le meurtre de son frère ; Romulus, sûr de son droit, met dehors ce qui pourrait l'inquiéter. La fondation de la ville lui revenait, les dieux en avaient décidé ainsi. Remus se serait amusé, par déception et dérision, à sauter d'un pied sur l'autre, dedans-dehors, par-dessus le sillon creusé pour marquer les limites de Rome. Furieux, Romulus tire son épée et tue son frère en disant : « Ainsi périsse quiconque à l'avenir franchira mes murailles ». Le meurtre est justifié. Celui qui ne se soumet pas et ne respecte pas la limite de la Cité doit mourir. Remus ne doit pas contester le pouvoir établi, même s'il en a été écarté. Si Caïn semble avoir été victime de précipitation, tenant pour définitive l'absence de regard de Dieu sur son offrande, Remus a bien été écarté par la préférence accordée à son frère, et a été victime de sa non acceptation de cet état de fait. Dans la légende Romaine, contrairement à l'histoire biblique, survit celui qui a été regardé par les dieux. Si l'on rapprochait l'histoire de Remus de celle de Caïn, on devrait imaginer

ce dernier se moquant du sacrifice d'Abel, qui alors se lèverait pour le tuer. Si Abel est l'enfant chéri, Remus est l'enfant-fou et insoumis. Autre histoire, autre culture. Caïn tue par jalousie. Romulus pour faire respecter l'ordre décidé par les dieux. Abel et Remus ont toutefois ceci en commun qu'ils sont de pâles doublures de leurs frères. Et dans tous les cas la civilisation arrive avec un meurtre. Elle commence par le désir de tuer. Les traditions religieuses ou mythologiques, juive, chrétienne, islamique, grecque ou romaine racontent le meurtre d'un frère, d'un double. Ou d'un fils. Pour Freud, ces récits dissimuleraient un meurtre plus lointain, plus originaire, celui d'un père, par une horde fraternelle. Et si le meurtre d'un père se substituait à celui d'un frère ou d'un fils, comme l'angoisse de castration se substitue à l'angoisse de mort, non comme une réalité plus ancienne, mais comme une construction qui permettrait de tenter de penser l'impensable ?

A l'est d'Eden, Caïn et Caleb

Reprenons l'histoire de Caïn. Le texte dit : « Adam pénètre Eve sa femme. Enceinte, elle enfante Caïn. » Elle s'écrie alors : « J'ai acquis (caïné) un homme avec le Seigneur ». Ensuite, « elle ajoute à enfanter son frère, Abel ». Comme s'il manquait quelque chose à Caïn ! Abel, dont le nom signifie « vapeur, buée, brouillard » serait un double même pas conçu. Adam est passé au second plan. Eve en conçoit un, il en vient deux. Deux pour une seule place. Comme si ce frère ajouté était déjà là, au fond du ventre de la mère, dans son imaginaire. Comme si sa naissance à lui, Caïn, en avait provoqué l'enfantement. Comme si son arrivée avait provoqué cette vapeur, venue embuer les yeux de la mère. Comme lorsque l'investissement d'un nouveau-né reste pris dans un imaginaire captif.

Le regard est encombré. Le nouveau venu est chassé avant même d'avoir pu prendre place. Hors du ventre de la mère. Hors de ses préoccupations. Hors de sa considération. Il n'y a pas de lieu qui ne soit déjà occupé. Dans une telle situation, le sujet est contraint de se dédoubler, de se cliver, comme lorsqu'il y a violence traumatique (M. Schneider, 1992]. Et les deux parties de lui devront éviter à tout prix de se rencontrer. Il arrive qu'un frère, un vrai, ou le souvenir d'un enfant mort, vienne se confondre avec l'enfant imaginaire resté pris dans le désir de la mère. Il arrive qu'un frère prenne une place dont le

sujet garde la nostalgie. Il arrive, au moins, que le sujet l'imagine, et que la violence de la perte se double alors de la souffrance de voir un autre rester en ce lieu, retenir toute l'attention, accrocher le regard plus que lui. Le sujet naissant est menacé d'envie à l'égard de cette part de lui-même qu'il laisse derrière lui, à l'égard de cette image prise dans le regard de la mère, comme un voile, une buée, un ange, l'empêchant, elle, de le voir lui, allant son chemin. Il se peut alors que le sujet s'en prenne à cette construction imaginaire plutôt que de pouvoir jouer avec elle. La nécessité de s'en distinguer sans pouvoir pourtant éradiquer toute tentation de se confondre avec elle, pourrait faire surgir la violence. C'est ce qui arrive à Caïn. Il apporte une offrande à Dieu. Abel aussi. « Dieu considère Abel et son offrande. Caïn et son offrande, il ne les considère pas ». Caïn, dont le sacrifice semble dédaigné, découvre alors la violence dont il est capable, la violence « qui se tenait tapie au fond de lui, prête à bondir ». « Ça brûle Caïn, son visage s'affaisse ». Et Dieu lui demande pourquoi ça le brûle de la sorte ! La rage l'envahit, qui ne trouve pas d'issue. Il ne parvient pas à demander un regard pour lui aussi. Il n'est même pas capable d'un cri. Il reste sur la touche. Misérable. Personne n'est là pour comprendre sa détresse. Il est terrifié par ce qu'il éprouve. Il pourrait le tuer, ce frère, il voudrait l'écartier, se projeter à sa place. Qu'y a-t-il en lui qui ne plaît pas ? Pourquoi sa mère tourne-t-elle son regard vers cet enfant ? Cet ajout ? N'est-il pas, lui, le premier né, celui qui a été considéré avant l'autre ? Comme cet analysant qui évoque avec douleur son père soucieux de donner à chaque enfant la même chose, sans même tenir compte du fait que lui, l'aîné, aurait des droits de recevoir davantage. Comme Romulus il se sentirait le droit de tuer Remus s'il venait se jouer des limites de son territoire ! Et pourtant son père ne semble pas voir qu'il a été désigné par les dieux ! Le fait que ses prérogatives ne soient pas respectées le met en rage, pourrait le pousser au meurtre. Ne serait-il pas responsable de la mort de son petit frère ? Ce n'est pas sûr. C'est même d'un certain point de vue improbable, mais ce serait tellement possible. Que ça lui ait échappé ! Ça lui arrive des choses comme ça ! Ça semble venir d'ailleurs. Ça le déborde. Le brûle. Caïn prend le relais de Romulus ! Ni lui, ni personne ne comprend. Il attribue alors la violence qui le submerge à ce regard qui lui a manqué. A cause de l'autre ! Oui, ce doit être la faute

d'Abel, de ce petit frère, ou de cette petite sœur. La préférence arbitraire dont l'autre paraît l'objet le trompe. Il est leurré. Il croit que cela aurait pu être évité. Dans un mouvement projectif, Caïn imagine alors que son frère cherche à l'exclure. Il faut bien un coupable. Brûlant de colère, il s'attaque à Abel pour tenter de tarir la source de sa rage. Et Abel vient comme un double négatif, un double qu'il vaudrait mieux savoir dehors que dedans, et pour le coup Caïn se trouve hors de lui!

Une transaction semblait pourtant possible: «Caïn dit à son frère Abel...». Mais aucune parole ne suit, les mots se dérobent et n'offrent pas d'alternative au meurtre. Identifié à son double, l'infans, Caïn, reste mutique. Comme s'il était, dans ce moment-là, une contracture d'Abel et de lui-même, chacun ayant mangé la moitié de l'autre! La violence traumatique efface la distinction entre soi et l'autre, engendre la confusion et rend muet. Alors, «Caïn se lève contre Abel, son frère, et le tue». Caïn se trompe de cible, s'en prend à Abel, plutôt qu'à l'*infans* resté pris dans l'imaginaire de la mère. Il pouvait s'y tromper: elle n'avait d'yeux que pour lui! Alors le sol boit le sang d'Abel. Il est repris par la mère. Une voix d'outre-tombe se fait entendre... Le meurtre n'a pas affranchi Caïn de son double. Du sol, du corps de la mère, il crie. L'enfant mort, le frère mort, plus que tout autre peut-être, donne corps à l'enfant idéal, occupe l'imaginaire. Celui de la mère sans doute, mais aussi celui du frère ou de la sœur qui reste, potentiel coupable.

Pourtant la subjectivation passe par le meurtre, ou son équivalent symbolique, la parole, par laquelle le sujet renonce à rester pris dans la position de l'infans et quitte le règne de l'imaginaire. Il faut tuer cet autre imaginaire, ce pas-encore-sujet, pour s'ouvrir à une altérité véritable, constituante de l'autre et de soi-même. Sinon le sujet reste pris dans une histoire qui ne démarre pas. Comme ceux qui, sages comme des images, ne se décident pas à vivre, pour ne pas abandonner leur reflet. Le récit biblique tendrait à nous faire penser que la place de Caïn laisse plus de chances que celle d'Abel. La clinique aussi.

Pour trouver meilleure issue, il eût fallu que Caïn trouvât en Abel un parlant, un vis-à-vis. La rivalité aurait pu se mettre en scène, et la fraternité aurait pu naître. Celle dont Freud dit, dans *l'Interprétation des Rêves*: «Rappelons-nous d'abord ce que sont les relations entre frères et sœurs. Je ne sais pourquoi nous admettons d'avance qu'elles

doivent être affectueuses; nous connaissons tous des frères ennemis et nous avons souvent constaté que l'inimitié était apparue dans l'enfance, ou durait depuis toujours. Mais bien des adultes, qui aujourd'hui aiment tendrement leurs frères et sœurs ont vécu avec eux dans leur enfance sur un pied de guerre continuel. Le plus âgé a maltraité le plus jeune, l'a calomnié, lui a pris ses jouets. Le plus jeune, rempli d'une rage impuissante, a envié et redouté son aîné; son besoin de liberté, son sentiment du droit s'insurgeaient contre son oppresseur». [1900, 274-275].

Dans un roman intitulé *A l'Est d'Eden*, mis en image par Elia Kazan, G. Steinbeck réinterprète l'histoire de Caïn et Abel au travers de celle de deux jumeaux, Caleb et Aron, qui manquèrent de peu de porter les prénoms fort chargés de ceux dont la Bible fait les premiers frères de l'humanité. L'histoire de leur père y aurait trop logiquement conduit.

Le père, ou plutôt le père supposé des deux jumeaux, s'appelle Adam. Il était le préféré de son propre père. Celui-ci n'aimait pas son autre fils Charles. Il n'avait même pas daigné regarder le canif offert par ce fils pour son anniversaire, alors qu'il ne se séparait plus du petit chiot reçu d'Adam. Les deux frères ne s'en remirent jamais. Adam rencontre un jour une femme, dont la première partie du roman nous raconte la diabolique histoire. Il en fait un ange et il l'épouse, mais celle-ci lui refuse ses faveurs, et tombe enceinte de son beau-frère Charles. Adam ne dit rien, fait comme si ces enfants étaient les siens. Pourtant, lorsque sa femme le quitte, juste après la naissance des enfants, il ne parvient pas à les investir. Il leur cachera la vérité sur leur mère, une vérité à laquelle il ne peut pas croire, et leur dira qu'elle est morte. Lee, un Chinois dont on ne sait trop comment il s'est retrouvé au service de la famille, s'occupe des enfants, les nourrit, les soigne, les éduque, tout en veillant sur leur père. Mais il faudra l'intervention musclée d'un voisin pour exiger qu'un nom soit donné aux deux jumeaux.

L'ombre de Caïn et Abel a passé sur le berceau, lorsque les trois hommes – Adam, Lee et le voisin – cherchant des prénoms dans la Bible, tombent sur le récit de leur histoire. Les noms de Caleb et Aron ont été jugés préférables. Cela n'empêchera pas la situation vécue par Adam et son frère Charles de se rejouer.

Caleb cherche depuis toujours à obtenir de son père une reconnaissance qu'il ne trouve pas. Cette fois, il est sûr de son coup! Il a réussi à regagner l'argent que son père a perdu dans une désastreuse histoire de transport de laitues! Il prépare une fête et, plein d'excitation, lui remet le fruit de son travail. Mais son père n'en veut pas. Il se met en colère, et se tourne vers Aron qui lui annonce ses fiançailles. Fou de rage et de douleur, Caleb dont l'idéal s'est brisé très tôt, Caleb qui sait que la méchanceté est en lui, Caleb qui a découvert le secret de sa mère l'impose alors à son frère. Il brise l'image de mère à laquelle celui-ci s'accrochait. Une image à laquelle lui, Caleb, n'a jamais eu accès! Celle d'une mère dans le ciel qui l'aimerait plus que tout. Caleb détruit cette mère magnifiée qui ne les aurait pas abandonnés, celle qu'Aron garde toute pour lui, alors que lui, Caleb, n'aurait droit qu'à la mauvaise mère. Il réduit le clivage, et impose à son frère une mère méchante elle aussi, prostituée dans une ville située à l'Est de là, cette mère qu'il a cherché à rencontrer, lui Caleb, cette mère qu'il hait... et qu'il aime.

Contrairement à ce qui se joue parfois dans une fratrie, contrairement aux frères de la horde freudienne, Caleb et Aron ne parviennent pas à s'unir pour faire face à leur père et à leur mère. Il n'y a qu'une place pour deux, et chacun porte la partie clivée de l'autre. C'est parfois la fonction du frère... du frère idéalisé ou du frère ennemi, lorsque pour survivre il a fallu se scinder. Lorsque, par exemple, comme dans l'histoire de Steinbeck, des enfants ne peuvent être investis par leurs parents.

Aron ne se remet pas de la désillusion imposée par son frère, il ne peut renoncer à ce fantôme blanc tout de pureté. Il préfère mourir si s'effondre ce qu'il a construit pour ne pas voir. Il part à la guerre dans un mouvement suicidaire et y perd la vie. C'est un risque lorsque le clivage ne fonctionne plus. Le père ne survit pas au choc. Le clivage le protégeait lui aussi. Aron le protégeait de ce qu'il ne voulait pas voir. Caleb se sent coupable, terriblement coupable, menacé à nouveau par la violence qui l'habite.

Le film de Kazan se termine sur un «happy end», Caleb trouve la possibilité d'une réparation. Chez Steinbeck par contre, pas de réparation, mais une ouverture. Lee le chinois, le compagnon de toujours de la famille, supplie Adam de donner à Caleb sa bénédiction:

« Il a agi sous l'empire de la colère, Adam, car il croyait que vous l'aviez rejeté. Et sa colère a tué son frère, votre fils. (...) Votre fils ploie sous le poids d'une faute... étrangère... étrangère... Une faute déjà trop lourde pour lui. Ne le repoussez pas, Adam. Ne l'achevez pas. » Alors, dans son dernier souffle, Adam murmure à son fils : « *Timshel!* ». Un petit mot hébreux énigmatique, adressé par Dieu à Caïn lorsque celui-ci était effondré devant l'absence de considération pour son offrande : « La faute est tapie à ta porte, mais toi « *Timshel* », tu peux la dominer! ».

Le plus souvent les traducteurs ont dit « Tu la domineras! » ou alors « Domine-là! », mais Lee, avec qui Adam avait longuement parlé de ce texte, a interrogé un groupe de savants chinois sur ce mot. Après deux ans de réflexion, ils ont proposé cette traduction : « *Tu peux!* » « Tu te sens mauvais, plein de méchanceté, ce sont les sentiments qui s'éveillent lorsqu'on se sent abandonné, lorsqu'un autre est préféré, mais « *Timshel* »! « *Tu peux!* » les dominer! ». Sur son lit de mort, grâce à Lee, Adam peut avoir une parole de père. Reconnaisant la violence de son fils, comme il a reconnu la sienne propre, il ouvre un possible chemin : « Tu peux la dominer! » Tu peux survivre à la réduction du clivage, et penser l'impensable : « Avoir été abandonné par ta mère! ». Si le refoulement permet l'intrication des pulsions libidinales et agressives, le clivage au contraire les désintrique, l'une menaçant l'autre. Le clivage ne permet pas l'ambivalence.

Les frères selon Freud

Freud pose, au commencement, le meurtre d'un père plutôt que celui d'un frère. Dès lors, on pourrait penser qu'il ne se serait pas vraiment intéressé à la violence fraternelle, ou l'aurait banalisée, ce que pourtant les textes démentent. Pour Freud en effet, le frère est celui avec qui on a été en guerre et que l'on n'a pas tué. Il est l'ennemi par excellence. Le rapport au frère, au jeune frère surtout, est d'abord et avant tout fait de haine, de jalousie et de vœux de mort [1900a, 219]. « L'enfant apprécie exactement le tort que va lui faire le petit étranger » [1900, 276], ce « rival accueilli avec haine dès la naissance » [1922, 45]. Et encore, « moins tendres sont les rêves où figurent des enfants, des frères ou sœurs, lesquels ont pour symbole de petits

animaux, la vermine» [1916-17, 138], et sont ainsi réduits à de petits êtres qu'on peut écraser, détruire, éliminer! Eux qui pourraient faire disparaître dans le brouillard celui qui, jusqu'alors, occupait toute la place! Eux qui menaceraient la position de favori incontesté, cette position qui permet de garder «pour la vie ce sentiment conquérant, cette assurance du succès, dont il n'est pas rare qu'elle entraîne effectivement après soi le succès» [1917, 206-207]! «Les frères aînés auront tous développé en eux la même conviction que ce dernier rejeton était superflu» [1922, p46]. Évoquant son petit-neveu de 15 mois, à qui vient d'être ajouté une petite sœur, Freud dit : «ce jeune homme se conduit de manière très chevaleresque à l'égard de sa petite sœur, lui baise la main et la caresse; mais je constate que depuis qu'il a eu deux ans et qu'il a su parler, il s'est employé à critiquer cette petite personne inutile.» [1900, 277] L'aîné dirige son aversion contre le nouvel arrivant, raison pour laquelle la mort d'un frère ou d'une sœur aura une très grande importance pour les futures névroses [1917, 199], ce que notre clinique, comme celle de Freud, ne manque pas de nous permettre de vérifier fréquemment.

Freud est bien placé pour le savoir. Lui dont un jeune frère est mort en bas âge. Lui qui pourtant affirme, peut-être avec raison, n'avoir jamais connu de deuil dans son enfance. Le deuil impossible de ce frère aurait-il donné naissance à la psychanalyse? Sans aller jusque-là, Monique Schneider¹ fait l'hypothèse que *L'interprétation des rêves* serait comme le tombeau du petit mort. Dans *Un souvenir d'enfance de poésie et vérité* [1917], également travaillé par Monique Schneider, Freud montre à partir de plusieurs récits convergents, comment les désirs de voir disparaître des frères et sœurs plus jeunes furent déplacés et mis en acte dans différentes situations sur des objets jetés par la fenêtre. Freud traduit alors par ces termes une scène où le petit Goethe, ayant lui-même perdu plusieurs frères et sœurs, prend tant de plaisir à jeter dehors, sous les applaudissements des voisins, la vaisselle récemment achetée : «J'ai été un enfant chanceux, le destin m'a maintenu en vie bien que je fusse donné pour mort lorsque je vins au monde. Mais il a éliminé mon frère, de sorte que je n'ai pas eu à partager avec lui l'amour de ma mère.» Freud affirme que «les enfants, au moment

1. Notes de Séminaire donné à Lausanne, 2005-2006.

où leurs passions s'éveillent, ne développent jamais des réactions aussi violentes à l'égard des frères et sœurs qu'ils trouvent déjà là, mais dirigent leur aversion contre les nouveaux arrivants» [1917, 199]. Une telle remarque surprend, lorsqu'on sait que Freud établit une grande partie de sa construction sur l'hypothèse de la rivalité à l'égard du père, dont pourtant on peut difficilement penser qu'il soit un nouvel arrivant! A moins que l'autre, même s'il était déjà là, ne surgisse qu'après-coup, éveillant alors un désir d'éliminer le gêneur, désir qui trouverait à se diriger d'autant plus facilement sur les petits frères ou sœurs que – contrairement aux parents – ils ne sont pas indispensables.

85

La violence à l'égard de ce qui se met à exister comme autre investi par la mère, si elle est compréhensible, n'est pourtant pas compatible avec la vie sociale et met en péril la sécurité. Caïn l'avait compris. S'il n'a pu supporter qu'Abel attire le regard plus que lui, comment quiconque supporterait-il qu'il occupe, lui-même Caïn, la position de l'élus? Cette place l'expose à être «la cible du premier venu, qui le tuera». Quelque chose est donc nécessaire pour faire du lien social à partir de la violence. «L'aîné des enfants voudrait, c'est certain, refouler jalousement celui qui vient après lui, le tenir à l'écart des parents et le dépouiller de ses droits, mais en présence du fait que cet enfant aussi – comme tous ceux qui suivront – est aimé des parents d'une égale façon, et par suite de l'impossibilité de persévérer dans son attitude hostile sans dommage personnel, il est contraint à l'identification aux autres enfants et il se forme dans la troupe d'enfants un sentiment de foule ou de communauté qui plus tard connaît à l'école la suite de son développement. La première exigence de cette *formation réactionnelle* (n.s.) est celle de justice, de traitement égal pour tous» [Freud, 1921, 186]. Comme l'hostilité ne peut être satisfaite sans provoquer le risque d'abandon par le parent qu'elle viserait à garder pour soi, le conflit trouve une issue dans une double identification avec la mère et avec le rival, pour autant que l'enfant puisse quitter la position du nourrisson pour se voir à la place de la mère, dans le rapport à un autre enfant.

Les récits cliniques amenés par Freud, rencontrant les mythes de Caïn et Abel ou de Romulus et Remus, permettent de penser que, s'il prend une acuité particulière lors du décès d'un frère réel, le fantasme fratricide a un caractère universel. Les relations au sein

d'une fratrie sont, plus que toutes relations sociales, susceptibles de voir s'éveiller des sentiments hostiles. Freud n'en est pas dupe. Peut-être pourrait-on même penser que c'est pour cela qu'il propose d'en passer par le meurtre mythique d'un père. Pour que la violence trouve à se symboliser, en raison de la nécessité de tenir ensemble éros et destructivité.

Ainsi l'amour pour le frère ou la sœur serait-il toujours dérivé de l'amour à l'égard des parents, par identification, alors que frères et sœurs seraient les objets premiers de la haine. On notera que dans le deuxième exemple clinique rapporté par Freud dans *Un souvenir d'enfance de poésie et vérité*, un jeune homme relie deux souvenirs : l'un se rapportant à l'annonce de l'arrivée d'un petit frère ; l'autre à la scène primitive, conjointe au fait d'avoir été battu par le père. « Je suis l'aîné de huit ou neuf enfants. L'un de mes premiers souvenirs est que mon père assis sur son lit en costume de nuit, me raconte en riant que je viens d'avoir un petit frère. (...) Ensuite je sais qu'un jour, peu de temps après (ou était-ce un an avant ?), j'ai jeté divers objets, brosses – ou n'était-ce qu'une brosse ? –, souliers et autres choses, dans la rue par la fenêtre. J'ai également encore un souvenir plus ancien. Alors que j'avais deux ans, je passais la nuit avec mes parents dans une chambre d'hôtel à Linz (...). Je fus alors si agité pendant la nuit, et je poussai de tels cris, que mon père fut obligé de me battre » [1917, 202]. Une scène vient-elle masquer l'autre ? Vient-elle au contraire l'éclairer ? A moins que la colère contre le frère et la colère contre le père ne viennent toutes deux se substituer à celle, autrement plus inquiétante, à l'égard d'une mère qui aurait détourné son regard, et se serait laissé remplir par un autre ? Une remarque de Freud pourrait le laisser penser : « Des sentiments qui se sont éveillés chez le petit jaloux, lui est resté l'amertume à l'encontre de la femme, et celle-ci a entraîné une perturbation durable de sa vie amoureuse. » [1917, 203].

Peut-être cela se rejoue-t-il parfois au moment de l'accession à la paternité, et ne trouve qu'alors une résolution plus complète. Le mythe du Père de la Horde, les histoires de Laïos ou d'Abraham, comme celles de beaucoup de patients mis en crise au moment où arrive un enfant, tendraient à nous le faire penser. Les pères ne sont pourtant probablement pas seuls concernés. Si l'identification à la mère permet de transformer en amour le premier mouvement hostile en-

vers l'enfant, on devrait alors aussi considérer que l'instinct maternel se développerait, lui aussi, sur le terreau de la haine à l'égard du petit étranger qui viendrait là où il ne serait pas attendu. Le jeu des mouvements identificatoires devrait alors empêcher cette haine de ressurgir, pour que ne s'approche pas le spectre de Médée. La circulation des affects entre les différents protagonistes, sur la scène familiale, permet qu'une distinction s'opère, au sein même de la violence première, entre violence de l'amour et violence de la destructivité, distinction nécessaire à la possible intrication de ces deux mouvements pulsionnels.

Ai-je tué mon frère ? blessé ma sœur ?

Mythologie, tragédie et fiction trouvent écho dans la clinique. Nombreux sont, sur le divan, les Caïn, Romulus, ou Caleb, coupables d'avoir tué, qui les enfants non nés de la mère, restés pris dans un ventre possiblement destructeur ; qui un frère mort en bas âge. Ils sont coupables de n'avoir rien fait pour empêcher la mort d'un enfant. Coupables de n'avoir pas voulu le voir naître. Coupables d'avoir provoqué la maladie ou le handicap d'un frère ou d'une sœur. Coupables d'avoir souhaité qu'il ou elle ne vive pas. Coupables d'avoir laissé la jalousie et la colère les submerger.

Ai-je frappé ? L'ai-je poussé ? Ai-je simplement vu le danger et rien dit ? Ai-je souhaité que ça arrive, ... et ça serait arrivé ? Peut-être ma pensée a-t-elle des pouvoirs magiques ? Ce frère mort, ce pourrait être moi qui l'ai tué ! Ces enfants non nés, ce pourrait être moi qui les ai éliminés ! Moi ! Je suis coupable, mais quelle puissance ! Je suis le plus fort et je peux tous les écraser ! Couper les ailes des anges... Et si ce n'était pas moi... Qui alors ? Je ne peux pas penser que ce soit... elle ! Ce ne serait pas pensable ? Pourquoi l'aurait-elle fait ? Pour me garder tout à elle ? Je n'ose l'espérer. Je n'ose le craindre. Ce serait terrifiant. A moins que soit lui, cet autre qui veut la garder toute à lui ! Au fond, ça vaudrait mieux ! C'est bien lui, le bûcheron prêt à perdre ses enfants dans la forêt parce qu'il ne veut pas partager son pain avec eux ! C'est lui, l'ogre qui dévore les enfants, tel Kronos, pour qu'ils ne viennent pas l'inquiéter ! Lui, le père de la Horde ! Lui le Pharaon ! Lui Abraham prêt à sacrifier Isaac ! Même le Dieu de la Genèse serait prêt à garder pour lui l'accès à un arbre de la connaissance qu'il refuserait aux hommes.